# DISCOURS

Prononcé aux

## OBSÈQUES DE M. LE Dr. ROUXEL,

LE 8 DÉCEMBRE 1855,

### Par le Dr. Gros.

Notre ville a fait la semaine dernière une de ces pertes qui portent le deuil dans le cœur de tous les habitants d'une cité.

Lorsque la mort frappe un véritable homme de bien, elle évoque avec une surprenante vivacité, chez tous ceux au milieu desquels il a vécu, le souvenir, et en quelque sorte le tableau des vertus et des bonnes actions de toute sa vie. M. le docteur Rouxel, que les infirmités croissantes de la vieillesse retenaient depuis près d'un an chez lui, termina sa longue et honorable carrière dans la nuit du 5 au 6 de ce mois, sans agonie pénible, et plein des sentiments de foi chrétienne les plus sincères et les plus vifs.

Cet homme, d'une modestie et d'une simplicité d'esprit si connues, mais si ferme pourtant, supporta sans murmure, avec une résignation parfaite à la volonté divine, des souffrances bien longues, et les tristes incommodités de la maladie. Il parlait peu, ne se plaignait jamais, s'enquérait avec sollicitude de la santé de ses anciens clients, de ce qui se passait en ville, de l'hôpital surtout qu'il aimait tant, et exprimait avec effusion ses remercîments à ses nombreux et honorables visiteurs, particulièrement à ses jeunes confrères. Lorsqu'il s'occupait de sa santé, et des symptômes de sa maladie, c'était avec une appréciation exacte de sa situation, sans aucune des illusions si communes dans ce cas, chez les médecins eux-mêmes, mesurant avec la sérénité du stoïcisme religieux, et le calme d'une bonne conscience, l'espace si court qui le séparait de la tombe. C'est que sa vie avait été fidèle, non-seulement aux croyances de la religion, mais aussi à l'observation de

ses préceptes, et que sur cette base solide s'appuyaient les vertus qui l'ont fait aimer et estimer.

Le corps médical de Boulogne, surtout, perd dans le docteur Rouxel un modèle d'extrême honorabilité professionnelle, de dévouement charitable aux malades de tout rang, de désintéressement délicat, et d'exactitude dans l'accomplissement des devoirs, un de ces exemples vivants, en un mot, qu'on voudrait toujours conserver sous ses yeux, car ils continuent d'être utiles, alors même qu'ils se sont retirés de la scène active du monde.

Je soumets aux lecteurs de ce journal l'esquisse biographique suivante aussi complète que mes loisirs, et que les documents recueillis m'ont permis de le faire.

M. Martin Rouxel naquit à Tour-la-Ville, bourg du département de la Manche, au mois d'avril 1776 ; il fit ses humanités dans le collége des Bénédictins de Valogne, et commença à étudier la médecine à Paris, où il eut pour condisciple le célèbre docteur Récamier, avec lequel il conserva toujours d'excellents rapports professionnels. Toutefois, il termina ses études médicales à Montpellier, et y prit le degré de docteur en médecine. Ce fut vers 1798 qu'il entra dans le service de santé de la marine. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, mais ne débarqua point sur la terre d'Afrique.

En 1804 il était employé dans les équipages de la flotille à Boulogne, comme officier de santé de première classe. Plus tard il fut chargé du service d'un hôpital de marins malades ou blessés, établi à Etaples. M. Rouxel fut aussi envoyé à Anvers, où il prit du service dans les hôpitaux, et à bord des navires de l'Etat. Retiré à Boulogne dans la pratique privée, il succéda, vers la fin de 1810, au docteur Butor, comme médecin de l'hôpital civil de notre cité. Le docteur Demont était alors le médecin militaire de cet établissement.

En 1812, à l'occasion de la guerre avec la Russie, un

camp de 12,000 hommes ayant été réuni auprès de Boulogne, M. Rouxel fut placé, en qualité de médecin civil requis, à la tête de l'hôpital militaire temporaire, formé à cette occasion dans les bâtiments du grand Séminaire. Il conserva jusqu'à la paix ce poste important, dont il cumulait les fonctions avec la place de médecin de l'hôpital civil.

Ce fut en 1812 que M. Rouxel publia une traduction estimé de l'ouvrage anglais du docteur Buchan sur les bains de mer. Ce travail, mentionné dans l'encyclopédie médicale, contribua à populariser en France l'usage des bains de mer froids, et prépara le succès et la vogue qu'obtinrent plus tard les établissements de Dieppe et de Boulogne. Il fit paraître, en 1835, une deuxième édition de cette traduction, enrichie d'une préface et de notes judicieuses inspirées par une longue expérience.

M. Rouxel fut longtemps médecin des épidémies de l'arrondissement, et inspecteur des bains de mer à Boulogne. S'il ne retira pas de cette dernière position, dans l'intérêt de sa fortune, tout le parti qu'il aurait pu, même légitimement, en tirer, elle ne laissa pas que d'étendre sa clientèle, et de lui créer des relations honorables. Les étrangers de distinction le consultaient, et recouraient à ses lumières pour être dirigés dans l'usage du puissant agent thérapeutique constitué par ce mode de bain froid.

M. Rouxel posséda la confiance des familles les plus honorables de la ville; il en était l'ami autant que le médecin. J'ai été témoin des vifs regrets exprimés par plusieurs de ces familles, lorsque l'âge et la défaillance complète de ses forces l'obligèrent à prendre un repos dont son zèle, l'amour de sa profession, et son attachement à ses clients lui firent peut-être trop reculer l'époque.

Que dirais-je de son désintéressement auprès des ma-

lades peu fortunés, de son dévouement aux pauvres, qui ne soit pas un faible écho de ce qui est dans toutes les bouches ?

Ce n'est qu'en 1847 que M. le docteur Rouxel fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Cette distinction tardive, depuis longtemps méritée, vint le chercher après plus de 40 ans de services publics, dont 37 comme médecin de l'hôpital. C'est dans ce poste honorable, c'est dans l'hôpital St.-Louis qu'il affectionnait d'une prédilection particulière, que M. Rouxel fit briller les qualités qui le distinguaient particulièrement: assiduité, sagacité pratique, thérapeutique prudente et éclairée, et surtout sympathie pour les souffrances du pauvre. Il fut 41 ans médecin en chef de l'hôpital St.-Louis, et ne le quitta que lorsque ses forces lui firent défaut, après m'avoir fait associer à lui pendant les deux dernières années, comme médecin suppléant. Son souvenir restera longtemps vivant dans cette maison, où il s'était fait aimer de tous, et dont les respectables religieuses l'accompagnèrent de leurs unanimes regrets dans sa retraite. Pour moi qui l'y remplace, je sens trop, en face de mon insuffisance et de ma faiblesse, combien le fardeau d'une telle succession est lourd. Puissé-je au moins m'inspirer assez des exemples que M. Rouxel a laissés derrière lui, pour ne pas trop faire regretter son absence.

BOULOGNE.—IMP. ET LITH. DE H. DELAHODDE, RUE ROYALE, 8 TER.